

Transcription : Capsule Bpi #3 • L'utopie Bpi

Laurent - usager :

La bibliothèque c'est un espace de liberté, c'est une égalité et c'est fait sans prétention, ce qui demande beaucoup de talent. Alors on n'a pas l'impression que tout ça est orchestré alors que derrière je pense qu'il y a un gros boulot.

Jingle de l'annonce sonore de la Bpi

Introduction de l'épisode :

Votre attention s'il vous plaît.

Le 2 mars 2025, la Bibliothèque publique d'information a fermé ses portes et déménagé dans le quartier de Bercy pour une durée de 5 ans. Le podcast Capsule Bpi restitue l'esprit de cette bibliothèque installée depuis 1977 dans le Centre Pompidou à travers les témoignages de celles et ceux qui la font vivre.

L'épisode d'aujourd'hui parle de l'utopie Bpi. Il évoque toutes les possibilités et les idées qui foisonnent dans cette bibliothèque unique en son genre et qui a marqué le paysage culturel dès son ouverture.

Maïta - bibliothécaire :

C'est la richesse de la Bpi d'avoir, en tant que chargée de collection, non seulement les acquisitions, mais aussi le traitement du document et la médiation. C'est qu'en fait, on a tout le circuit du document, ce qui donne une vision complète et qui n'existe pas dans d'autres bibliothèques et qui est très compartimentée. Et quand Jean-Pierre Seguin a créé cette bibliothèque, toutes les idées étaient bienvenues. C'était la création et ça fusait et c'était un peu à l'image du Centre, de ce grand bazar, où il y avait un certain désordre mais une créativité folle en fait. Et chacun trouvait sa place, et faisait selon ce qu'il savait faire. Et on laissait faire les personnes qui avaient des idées et qui savaient faire.

Agathe - bibliothécaire :

Quand j'avais 13 ans, je m'étais dit, "oh là là, c'est vraiment un endroit pour moi", un espace où j'avais envie d'être. J'ai fait des études de lettres au départ. Je devais payer mes études, donc j'ai travaillé très jeune comme magasinier pour payer mes études. Je suis tombée enceinte, très jeune, et pendant mon congé parental, en fait, j'ai repris des études, mais j'ai repris des études en philosophie. Et donc je passais mon temps à la Bpi, parce que je n'habitais pas très loin. Le papa gardait le bébé et moi, j'allais à la bibliothèque pour travailler la philo. Et en fait, à un moment donné, on n'a plus eu d'argent, il fallait absolument que je me remette au travail. Et donc, un peu en catastrophe, j'étais allée voir un bibliothécaire de la Bpi et je lui avais demandé « est-ce qu'ici, vous embauchez des magasiniers? ». Il m'avait dit « écoutez, je ne sais pas, allez directement au secrétariat, et allez demander ». Puis j'avais dit « désolée, je voudrais savoir simplement s'il y avait un poste de magasinier ». Et donc la secrétaire, qui était adorable, qui m'avait dit « bah écoutez, il y a l'adjointe de la directrice qui est là, vous pouvez la rencontrer ». Et moi je lui ai dit « ben oui, tout à fait, merci ! ». Et donc elle m'a fait rentrer dans son bureau et puis elle m'a dit « ben alors, pourquoi vous voulez travailler à la Bpi ? ». Je lui ai dit « parce que depuis l'âge de 13 ans, en fait, c'est mon rêve, quoi, de travailler. Mais je sais pas trop ce qu'on y fait ». Elle m'avait dit « oui, il y a un poste, effectivement, mais c'est un poste, simplement pour faire des cartons, en fait, pour remplir des cartons à la reliure ». Mais je lui dis « mais c'est tout à fait parfait ! C'est exactement ce qu'il me faut. Voilà, moi, il n'y a aucun souci ! ». Donc elle m'a dit « normalement on pensait plutôt à un homme parce que... ». Je lui ai dit « mais c'est de la discrimination, c'est pas normal ! Donc j'ai dit « moi y'a aucun souci pour en remplir des cartons ». Elle m'a dit « ben d'accord ». Et c'est comme ça que je suis entrée à la Bpi !

Rires

Camille - bibliothécaire :

Quand t'es bibliothécaire, travailler à la Bpi, ça représente le Graal. Tous les bibliothécaires ont envie de venir ici parce que déjà, c'est une grande bibliothèque avec des moyens. On peut mener des projets d'envergure. Et puis la Bpi, elle a toujours eu cette image de laboratoire d'expériences. On peut tester des choses. Il y a plein de médiations qui se testent ici, qui sont ensuite proposées ailleurs. Par exemple, les ateliers de conversation en français. C'est quelque chose qui a été mis en place à la Bpi, il y a un certain nombre d'années maintenant et qu'on trouve dans énormément de bibliothèques en France. Le principe des ateliers de conversation, c'est pour les personnes qui veulent apprendre une langue. C'est animé par une personne qui est native de la langue proposée et qui lance un sujet de conversation. Donc on est en groupe, les participants sont en groupe. Ça peut monter jusqu'à une quinzaine de participants et participantes et il y a un sujet de conversation qui est proposé et on discute autour de ce sujet-là. Et l'idée c'est vraiment que chacun puisse s'exprimer dans la langue. Donc en général, c'est plutôt des moments sympathiques où les gens se rencontrent, il y a des personnes de tous les pays qui viennent et qui participent. Et à la fois, ça permet de s'exprimer dans la langue et puis c'est aussi un lieu de rencontre. Souvent les gens sympathisent, il y a une bonne ambiance, c'est vraiment très chouette. C'est un modèle qui s'est bien exporté, qui a bien fonctionné. Et c'est ça qui attire aussi quand on est bibliothécaire, c'est d'avoir envie de venir tester toutes ces choses ici à la Bpi.

Stéphanie - bibliothécaire :

Dans le laboratoire de langues, il n'y avait que des langues. Et du coup le laboratoire était divisé en deux. Il y avait la partie où il y avait 40 cabines où là on proposait des méthodes de langue de grandes langues (l'anglais, l'espagnol, le français) et un deuxième laboratoire, plus petit, où il y avait toutes les autres langues. Mais toutes. Enfin toutes les autres langues et dialectes. Dans ce même espace, derrière les deux laboratoires, il y avait également le bureau de nos techniciens qui étaient sur place et qui copiaient les méthodes de langue sur cassettes. On avait des racks, ce qu'on appelle des racks donc des grandes armoires. Donc les gens s'inscrivaient à l'accueil. Quand leur session était arrivée, ils venaient. On leur remettait les cassettes qu'ils voulaient écouter, qu'ils souhaitaient écouter les méthodes.

Frédérique - usagère :

Donc, on nous donnait pas les cassettes pour travailler. Et elles étaient dans des machines derrière le comptoir, clac clac, vous allez au poste 1...

Stéphanie - bibliothécaire :

On gardait la cassette, on leur remettait le livre. On leur attribuait une cabine, et nous on leur mettait la cassette, on la mettait en route, et eux, depuis leur cabine ils avaient moyen d'arrêter, d'avancer, de s'enregistrer, de faire ce qu'ils voulaient avec la cassette. En fait, ils la commandaient à distance. Donc on était quand même très innovants à cette époque sur ce système. Mais en plus, je pense qu'on était les seuls à proposer autant de langues, de diversité au niveau des langues et autant de méthodes de langue. Je pense qu'on était les seuls à avoir ce laboratoire de langues. Et beaucoup de bibliothèques, d'ailleurs, se sont inspirées de la Bpi.

Frédérique - usagère :

Je suis revenue en 1999 pour apprendre le Lakota une première fois. Et de me passionner non seulement pour cette langue, mais pour les peuples premiers. Ce n'est pas que les Lakotas, c'est vraiment les peuples premiers de la planète. Et cette ouverture au monde avec un grand M, pour moi, parce que c'est celui qui est le plus en danger et c'est pourtant celui qui nous sauvera, parce que c'est eux qui ont une connaissance ou une conscience de la Terre, et de tout le mal qu'on lui fait. J'ai cette ouverture grâce au labo de langues. Et ça, c'est fabuleux, quoi.

Myriam - usagère :

Un jour que je sortais de la cafet' pour rentrer chez moi, j'entends une dame dire, « on va aller sur l'ordinateur, on va regarder puisqu'il y a des ordinateurs en bas, tout en bas. » Je dis à la dame, « il y a des ordinateurs ici? ». Elle me dit : « oui, au rez-de-chaussée. », « oh mais j'ai dit, ça alors! ».

Agathe - bibliothécaire :

Les premiers ateliers Internet se sont déroulés à la Bpi - Brantôme, puisque la Bpi fermait pour la première rénovation et pour une réouverture future en 2000. Et donc on avait été hébergé dans l'espace qui est maintenant le Leroy Merlin. Et à l'entrée de la bibliothèque, on avait installé un peu avec les moyens du bord une espèce de renforcement où on avait mis des petites chaises en plastique, un petit écran... Enfin vraiment, c'était le degré zéro de la médiation numérique. Et en fait, on avait juste une feuille A4 où on nous apprenait ce que c'est le HTML, Tim Berners-Lee, le CERN et puis ce qu'était le web en fait. Et donc, le public était très curieux, parce qu'à l'époque, Internet, c'était presque magique. Et donc plus qu'une formation au numérique, c'était plus un échange, un petit peu avec ce qui se passe autour de l'IA actuellement je trouve. C'est-à-dire qu'on a l'impression d'un pouvoir occulte. Et puis, on avait des questions du public : mais qui est derrière Internet ? Qui dirige Internet ?

Rires

Donc, il y avait déjà ces questions-là. Et quand je fais ça, est-ce que quelqu'un peut me subtiliser mes informations ? Il y avait beaucoup d'inquiétude, un petit peu comme ce qu'on rencontre maintenant sur l'IA. Et en fait, ce qui était un peu drôle, c'est que nous, les bibliothécaires, je ne dis pas qu'on était presque au même niveau que le public, mais on était obligés de se former et d'approfondir et de donner des cadres, un petit peu. Et comme toujours, le public fait énormément confiance aux bibliothécaires. Ce qui était intéressant, c'était le débat avec le public. Pour nous-mêmes, nous mettre en dynamique aussi vis-à-vis du numérique, qui était un secteur difficile pour les bibliothécaires à l'époque, qui étaient beaucoup plus orientés papier. Et c'était toujours assez rempli, même si on leur proposait pratiquement rien en fait... seulement un débat.

Maïta - bibliothécaire :

La Bpi, elle est très différente parce qu'elle n'est déjà pas dans un bâtiment comme les autres. Je pense que l'architecture y fait énormément. Le fait que ce soit un bâtiment qui n'est pas qu'une bibliothèque mais un centre culturel, qui a ouvert dans cet esprit de mai 68, de l'université de la rue. Alors le Centre Pompidou à la base ça devait être un centre d'information en fait surtout avec un écran géant qui devait retransmettre l'actualité en live et en fait ça a surtout été la Bpi en fait qui a repris cette idée. Et d'ailleurs, le Centre Pompidou, au début, c'était la bibliothèque d'abord, le musée est venu après.

Jean-Philippe - usager :

C'est quand même exceptionnel une bibliothèque ici, qui est liée avec un musée, avec du spectacle vivant, du cinéma. Ce lieu qui a plusieurs disciplines. C'est-à-dire qu'il y a un musée, il y a des spectacles vivants, il y a des conférences, il y a vraiment un ensemble. C'est-à-dire qu'on peut arriver dans le Centre, et se dire « tiens je vais au musée... Ah non, je ne vais pas aller au musée, je vais monter à la bibliothèque », ou inversement. Je vois les habitués au musée, dans les conférences, je vois les habitués à la Bpi que je ne vois pas ailleurs. Donc à chaque fois, c'est comme une place de village, quoi. En plus, à l'époque, il y avait une vie sur la piazza, c'était énorme. Et puis c'était très politique. Donc il y avait des discussions. Et on en voit encore parce que certains viennent ici. Ils ont des habitudes. Et le soir, moi je reste tard, entre 21h45 et 22h00, on les retrouve entre eux, installés entre la boutique du Centre et la banque d'accueil. Ils sont là, ils discutent. Et eux, ils viennent que pour discuter de ça. Ils viennent voir ça. L'idée des brèves de comptoir me plaît bien, ces gens qui discutent. Mais, parce que c'est sérieux ce qu'ils discutent hein !

Maïta - bibliothécaire :

On sent qu'il y a un fil de toute une logique, de la conception du Centre, de ce qu'il voulait être, de ce qu'a pu être la Bpi et de ce qu'elle est aujourd'hui. Et c'est vrai que c'est aussi... Je pense qu'il y a eu un respect pour les génies du lieu. Je pense que tout le monde est conscient que c'était un concept complètement pionnier, qui est resté assez unique d'ailleurs. Et comme quelque chose de sacré à garder, alors il y a eu beaucoup de... Au moment de la mondialisation où le musée prenait beaucoup d'importance, qu'il fallait être très compétitif au niveau du musée, qu'il fallait mettre la bibliothèque dehors, qu'elle ne rapportait pas d'argent... Et Mme Pompidou, à l'époque, a été la

garante de la présence de la Bpi au sein du Centre et elle était très attachée à ce concept de pluridisciplinarité.

Agathe - bibliothécaire :

Et je pense que ce qui est quand même assez fort avec la Bpi, c'est qu'elle a su créer une culture en elle-même. Et cette culture qu'on a pu targuer d'utopique dans les années 1970, de par le fonctionnement transversal du service public qui est égalitaire, d'un point de vue de management, ça a créé une culture. Et ça, effectivement, je ne l'ai pas retrouvé dans d'autres bibliothèques.

Jean-Philippe - usager :

On est dans l'accès à la culture et à la connaissance au sens large, et positif. C'est-à-dire que ce n'est pas de la culture réactionnaire. C'est pour ça que je dis positif, c'est pas du complotisme. Et ça c'est essentiel.

Générique de fin :

Capsule Bpi, c'est fini pour aujourd'hui, merci à Laurent, Maïta, Agathe, Camille, Stéphanie, Frédérique, Myriam et Jean-Philippe d'avoir partagé leurs souvenirs de l'utopie Bpi. Ce podcast a été imaginé, enregistré et monté par Fanny Tapia au développement des publics, Julie Lavielle, chargée d'études en sociologie, et Marion Ribera à la communication. Mixage : Renaud Ghys et conception graphique : Claire Mineur.